

qui souffrent à travers toutes les nations, tous ceux qui sont appelés à souffrir, tous ceux qui ont reçu le message du Christ, tous ceux qui l'ignorent, pour qui le Christ est mort cependant, et qui seraient peut-être soulagés s'ils avaient connaissance d'un tel amour.

Nous voilà tout près de l'Église. Catholiques comme elle. Il faut que l'Église vive, il faut que l'Église continue. C'est la parole que tout chrétien doit entendre résonner en notre temps inlassablement au fond de son cœur. Il dépend de nous que l'Église continue et que la Rédemption des âmes se poursuive. Nous venons de rappeler le rôle des foyers dans l'œuvre de salut. Mais personne n'oublie celui du prêtre. L'heure est venue de prendre conscience de notre tâche commune. Dans un infini respect de nos deux sacrements respectifs, ces sacrements qui continuent sur terre à communiquer la vie : la vie terrestre, la vie de la grâce. De quelle force ne disposons-nous pas, pères et mères de familles, prêtres, qui tenons, tous ensemble, le Christ à notre merci. Il suffit que nous ayons un peu d'audace, et partout retentira demain la Parole libératrice, dans les foyers où les pères et les mères seront les témoins vivants de l'amour du Christ, dans les églises où la prédication de la Parole et la fraction du pain proclameront l'unité de notre foi. Ce n'est point que nous voulions limiter l'action du Christ à nos maisons et à nos temples : comme la Création, la Rédemption doit pénétrer toute la vie de l'homme et l'univers tout entier. Mais la première condition de ce triomphe est que nous ayons foi, les uns et les autres, dans le pouvoir qui nous a été donné.

A.-J. MAYDIEU, O. P.

MARIAGE ET VIRGINITÉ

Au soir d'une journée d'études consacrée au mariage, un de mes amis me disait que c'était une erreur de n'avoir pas parlé de la virginité; et comme je faisais remarquer que l'on s'était adressé à des personnes engagées dans les liens du mariage, il insistait : « La doctrine catholique du mariage suppose l'existence des vierges. »

Si ce propos avait émané d'un ecclésiastique, on aurait été enclin à y voir une déformation professionnelle, mais celui qui parlait ainsi était marié et déjà père de trois enfants. Sa remarque vaut d'être retenue.

« Se marier est bien, rester vierge est mieux. » Telle est la doctrine constante de l'Église que saint Paul formulait en toute sa clarté, dès l'an 50, pour répondre aux chrétiens de Corinthe qui l'interrogeaient.

D'aucuns ont cru pouvoir s'en autoriser pour minimiser, voire pour interdire le mariage; l'Église les a condamnés. Venant de Dieu, le mariage ne pouvait être un mal. Sans aller jusqu'à cet excès, il n'a pas manqué de gens bien intentionnés pour faire du mariage un pis aller, et comme une infidélité à la grâce.

A l'inverse, on entend parfois exalter le mariage en des termes tels qu'on en vient à se demander pourquoi des jeunes hommes ou des jeunes filles spontanément renoncent au mariage.

Le mariage, institution divine; l'amour humain, figure, sacrement, c'est-à-dire signe et cause de l'amour

du Christ pour l'Église; l'amour des époux devenant pour eux source de grâce; cet amour procréateur concourant, en dernier ressort, au peuplement du ciel et ordonné ainsi au culte de Dieu; autant de thèmes éclatants qu'on ne saurait trop développer pourvu qu'en même temps on n'oublie pas la fragilité de l'homme et la grandeur de Dieu, pourvu qu'on ne perde pas de vue le but final de toute existence humaine.

N'oublions pas que l'homme est pécheur et que le mariage, même celui des chrétiens, même sanctionné par un sacrement, reste l'union de deux pécheurs.

Si l'on relit attentivement les pages consacrées par les théologiens au mariage, on verra qu'il n'est un sacrement que parce qu'il suppose un état de vie où il est particulièrement difficile d'être chrétien. On aimerait ici reprendre, pour le commenter mot à mot, le récit de la chute. La femme, qui devait être une aide pour l'homme, l'a entraîné au péché; l'homme, qui devait être une protection pour la femme, l'a accusée devant Dieu : C'est cette femme que tu avais mise avec moi qui m'a donné du fruit. Le divorce des âmes, plus grave que l'autre, est introduit par le péché. La sanction ne se fait pas attendre : la femme enfante dans la douleur, l'homme ne gagnera la subsistance des siens qu'au prix d'un pénible labeur. La vie du foyer — surtout s'il y a des enfants — sera marquée du signe de la douleur.

Tout le travail du christianisme est de soumettre le corps à l'âme pour que l'âme soit soumise à Dieu. Pour rétablir l'harmonie primitive brisée par le péché, deux grandes voies sont ouvertes à l'homme¹ : la virginité et le mariage devenu sacrement².

1. Suppl., q. 42, a. 3, ad 4^{um}.

2. Saint Thomas distingue toujours soigneusement dans le ma-

L'homme est partagé, et tout ce qui l'attache à la terre risque fort de l'éloigner en même temps de Dieu. Celui qui est marié, dit saint Paul, s'inquiète des choses du monde... le voilà divisé... la vierge s'inquiète des choses du Seigneur.

C'est cet état de péché qui justifie, qui exige la virginité³; le monde ne serait plus en marche vers Dieu s'il n'y avait des vierges. Mais de par la miséricorde de Dieu, elles ne seront pas seulement les témoins de l'amour de Dieu; par leur exemple, par leur action, elles contribueront à sanctifier le mariage, et ces deux états, loin de représenter deux voies divergentes, devront s'aider mutuellement.



Le mariage accepte et sanctifie les joies de la chair. Équilibre difficile qui pose souvent de tels problèmes aux époux que saint Paul dira qu'ils éprouvent dans leur chair des tribulations. Dans notre monde d'aujourd'hui, qui ne vaut pas mieux que celui décrit dans l'Épître aux Romains, tout inciterait à penser que la loi de chasteté est trop dure pour l'homme, qu'un chacun y manque et donc que nul ne la peut observer, si ceux qui ont choisi la virginité ne témoignaient de la possibilité de rester purs dans un monde corrompu. Par une sorte de com-

riage l'office de nature et le sacrement. Ce dernier n'existait pas au paradis terrestre, puisque le sacrement du mariage est un remède au péché. C'est pourquoi, soit dit en passant, il n'y a pas de sacrement de la virginité (Saint Thomas, III^a, q. 60, a. 5, obj. 2; q. 61, a. 1, a. 2; q. 62, a. 5; q. 63, a. 6; q. 65, a. 1; IV Sent. prol. 3; IV Sent., d. 2, q. 1, a. 1 d. ad 2^{um}; d. 26, q. 2, a. 1, a. 2, a. 3, ad 3^{um}, a. 4; IV C. G., 56).

3. Cornelius à lapide, qui résume la pensée des Pères, sur I Cor., VII, 34 : « dans l'état d'innocence la virginité n'eût pas été vertu, ou plutôt, elle n'aurait pas existé, pas plus que la concupiscence. »

pensation, ils font plus que n'exigerait la simple loi, leur attitude a valeur d'exemple.

Elle a aussi valeur de rachat. Depuis que le Christ est venu, nous savons que les prières, sacrifices et mérites des uns sont réversibles sur les autres. Ceux qui ont accepté la virginité obtiennent ainsi de Dieu, par leur sacrifice, la grâce d'une chasteté conjugale plus parfaite pour les époux chrétiens. C'est ce qui faisait dire à saint Ignace d'Antioche que les vierges étaient comme des prêtres du Christ, et à saint Jérôme que la virginité est un holocauste. Un holocauste, c'est un sacrifice. C'est qu'en effet la vierge renonce à quelque chose qu'elle aurait pu avoir (les joies de la famille et plus précisément celles de la chair). Elle y renonce sans appel; un holocauste, c'est un sacrifice total.



Il fallait marquer ce rôle très humble des vierges; on aurait tort de s'y arrêter. Ce n'est point par une sorte de hantise des choses de la chair, que, chaque jour, des milliers de jeunes gens et de jeunes filles choisissent la virginité et s'enrôlent sous les étendards du Christ. S'il en était ainsi, il y aurait péché, on ne méprise pas en vain l'œuvre de Dieu⁴.

S'ils acceptent, s'ils veulent, s'ils aiment ce renoncement (et c'en est un), c'est que quelque chose de plus haut que les amours terrestres les a séduits. Ils veulent être corps et âme au Christ. « Les vierges, dit saint Ignace, offrent et consacrent à Dieu et aux choses de Dieu leur corps et leur âme. » On ne renonce à fonder

4. Les auteurs spirituels ont souligné que l'orgueil guette les vierges. On connaît la belle homélie de saint Grégoire sur les vierges sages.

un foyer que pour Dieu, on ne renonce aux amours d'ici-bas que pour se consacrer à l'Amour. Ce n'est pas un refus, c'est un choix. Et un choix tel, si complet, si parfait, si stable, que l'on a pu dire des vierges qu'elles étaient les épouses du Christ. C'est au ciel que dès cette terre les vierges ont fixé leur cœur, puisque là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur. Elles sont comme une ancre de salut jetée par l'humanité dans le cœur même de Dieu.

Le renoncement aux joies du mariage n'est rien. La gloire de la virginité n'est pas dans la continence mais dans l'amour. Entre deux biens, l'amour d'un homme et l'amour de Dieu, la vierge⁵ a choisi le plus excellent.



On dit couramment que les religieux ont « quitté le monde ». S'il s'agit de marquer que l'amour de la vierge n'est pas de ce monde, alors, oui, la vierge a quitté le monde. Elle sait que le temps cargue ses voiles... que la figure de ce monde passe; pour elle, son cœur est fixé au ciel, elle vit pour les noces éternelles. Mais si l'on voulait dire par là que les vierges abandonnent à son sort et méprisent le monde, on se tromperait étrangement. L'amour de Dieu a-t-il donc jamais diminué, dans le cœur d'un chrétien, celui qu'il doit à son frère?

Non, la virginité ne sépare pas du monde. Bien au

5. En français le mot : vierge est féminin. Le mot : célibataire désigne, il est vrai, à la fois et sans préciser, ceux ou celles qui ne sont pas mariés, mais il indique un état de fait plus qu'il ne marque un choix. C'est pourquoi dans la langue de l'Église, on parle plus volontiers de la virginité que du célibat. Nous nous sommes conformés à cet usage de la langue. Il est entendu une fois pour toutes que même lorsque nous disons la vierge, nous entendons parler de ceux et celles qui ont choisi ou accepté l'état de virginité.

contraire, elle met à son service. Il y a beaucoup de membres dans le corps, dit saint Paul, et tous sont nécessaires. Il faut à l'Église de Dieu des vierges et des époux. Les uns assurent la vie du corps et président à la propagation de l'espèce, les autres — au nom de l'humanité tout entière — s'adonnent à la prière et à la pénitence; ils entretiennent, développent et propagent la vie de l'âme. Ils se viennent ainsi mutuellement en aide. Les monastères, aujourd'hui, seraient vides s'il n'y avait eu hier des gens mariés. Le sacrement du mariage n'assurerait pas à lui seul la stabilité du foyer et encore moins la marche du monde vers Dieu, s'il n'y avait des cloîtres.

De ces deux fonctions, l'une est plus éminente. La vierge est consacrée à Dieu, elle est pour l'éternel, et son rôle sur terre intéresse toute la société. Les époux aussi, s'ils sont chrétiens, travaillent pour Dieu, mais leur rôle immédiat s'insère en une trame temporelle.

Ces deux fonctions cependant sont nécessaires; faire l'éloge de l'une, ce n'est pas déprécier l'autre, c'est respecter la table des valeurs. En définitive, il faut parler de vocation.

Saint Paul exhortait les premiers chrétiens à ne pas mépriser les charismes qu'ils n'avaient pas reçus mais à comprendre que tous étaient nécessaires et qu'un même Esprit agissait en tous. C'est bien, semble-t-il, de charisme que l'on pourrait parler ici⁶.



Comment ces deux vocations se complètent en géné-

6. C'est le mot qu'emploie saint Paul, à propos du mariage et de la virginité : *Chacun, dit-il, tient de Dieu son propre don de*

ral, nous l'avons dit. Nous voudrions en outre le montrer par quelques détails concrets.

L'entrée en religion marque une rupture avec le monde, elle est pour beaucoup de familles une brisure très douloureuse... La famille cependant reste chère au cœur de celui qui la quitte. Serait-ce un paradoxe de dire qu'il l'aime d'autant plus qu'il a su causer aux siens cette peine? A hiérarchiser les amours, on leur donne toute leur plénitude.

Pour un cœur consacré à Dieu, la famille reste le centre des affections. Et pas seulement le père et la mère. Lui, qui ne fonde pas une nouvelle famille, c'est à toute sa famille qu'il se sent rattaché. Les nécessités de la vie, l'éloignement qui suit aux contingences de la vie, aux soucis d'une profession, font que souvent, à l'intérieur d'une famille, on ne voit plus ceux-ci ou ceux-là. Peu à peu leur souvenir s'estompe; la famille se fragmente, en même temps qu'elle se disperse. Le religieux est aussi près des uns que des autres, lui dont le cœur n'est pas accaparé par des soucis terrestres; c'est la famille qu'il aime en tous et chacun de ses membres, et il lui arrivera souvent d'être le lien des uns et

grâce (χάρισμα) l'un ainsi, l'autre ainsi (I Cor., VII, 7). Et saint Thomas résumait toute cette doctrine en des lignes si pleines que nous ne pouvons mieux faire que les citer : « Il est des devoirs qui incombent à la société et auxquels chaque individu n'est pas tenu : le bien social impose, en effet, une foule d'obligations dont l'ensemble est au-dessus des forces de chacun; la société y pourvoit par la division du travail... Le précepte de se multiplier regarde la société en général, à laquelle le progrès spirituel n'est pas moins nécessaire que l'accroissement numérique (*cui necessarium est non solum quod multiplicetur corporaliter sed etiam quod spiritualiter proficiat*). Le bien social est donc suffisamment sauvegardé si les uns fondent des familles, tandis que les autres y renoncent, se livrent à la contemplation des choses divines et deviennent par là, pour l'humanité tout entière, un élément de beauté et de salut » (II^a II^{ae}, q. 152, a. 2, ad 1^{um}).

des autres. Il deviendra vite le témoin et le protagoniste de l'unité familiale.

Survient-il une difficulté? il sera un point d'appui, celui à qui l'on demande conseil; on sait que ce conseil sera désintéressé et qu'auprès de lui plus que de quiconque on a chance de trouver une sagesse qui s'éclaire à une lumière supérieure. En lui se noue l'alliance de la famille de la terre et de Dieu. Il doit avoir l'intelligence de l'une ou de l'autre.

Il sera un vivant *sursum corda*. Inutile qu'il parle : sa présence et son absence, cette affection qu'il a gardée pour les siens (avec les années, on n'en doute plus), mais à laquelle il a préféré un amour plus grand, sont un constant rappel des valeurs spirituelles. Pour se rapprocher de lui, on se rapprochera de Dieu. En l'aimant, c'est déjà un peu Dieu que l'on aime.



Il est des jeunes filles (et des jeunes gens) qui, sans entrer en religion, restent, provisoirement ou définitivement célibataires. Les motifs sont très divers qui ont abouti à cette situation.

Parfois, c'est une décision prise spontanément et qui pourra même être sanctionnée par un vœu de virginité. Et il y en a plus que l'on ne pense, de ces jeunes gens et de ces jeunes filles qui, à vingt ou vingt-cinq ans, ont choisi la virginité pour se donner pleinement au Christ. S'ils ne sont pas entrés dans la vie religieuse, c'est peut-être que les circonstances de santé ou de famille ne le permettaient pas; c'était peut-être aussi que l'Esprit-Saint, de qui dépend toute vocation, leur avait montré une autre voie... Elles renouent ainsi la tradition primitive des vierges chrétiennes dont parle saint Paul, les-

quelles en ces premières heures du christianisme naissant ne se groupaient pas encore en monastère, mais restaient dans leur famille.

Leur tâche, pour passer plus inaperçue que celle des religieux, ne sera pas moins efficace.

Il arrive aussi que les circonstances seules aient motivé un état de fait que l'on n'aurait pas choisi de son plein gré, ou même contre lequel protestent les tendances foncières de la nature. Ce célibat aussi est une vocation et plus proche de la vocation religieuse qu'on ne le pense communément, car l'esprit de Dieu a bien des façons de se manifester, et, s'il est vrai que les événements sont des maîtres que Dieu nous donne, les circonstances qui amènent une jeune fille à renoncer au mariage, alors même qu'elle aurait le désir de fonder un foyer, sont un appel de Dieu.

La jeune fille qui renonce au mariage pour soigner de vieux parents, aider un frère veuf ou une belle-sœur qui a à sa charge de nombreux enfants, se trouve ainsi engagée sans attrait, voire contre son attrait personnel, dans une voie que Dieu a choisie pour elle. Vocation à la virginité. Se marier serait pour elle renoncer à son devoir. Et donc, elle devra se souvenir que la vierge est l'épouse du Seigneur. Elle ne pourra être fidèle que si elle sait faire très grande, sinon la part de la prière (cela même ne lui sera peut-être pas toujours possible autant qu'elle le voudrait), du moins l'intimité avec le Christ.

Mais il importe de souligner que ces vocations sont au service de la famille. Aussi bien, nous l'avons dit, beaucoup n'ont renoncé au mariage ou à la vie religieuse vécue en communauté qu'en fonction d'une situation de famille qui exigeait leur présence. Leurs devoirs découlent de cette situation de fait.

Mais alors même — et le cas n'est pas rare — qu'elles

se sont orientées vers le célibat pour d'autres motifs, plus que le religieux et plus même que les personnes mariées, elles restent au service de leur famille et ont besoin de s'appuyer sur elle. Situation délicate pour celle qui doit vivre dans de telles conditions, et qui exige de sa part beaucoup de renoncements. Elle n'aura pas eu la douleur de s'arracher aux siens, elle connaîtra en revanche — et c'est plus pénible — le sacrifice de n'être qu'une pauvre fille : elle ne sera pas maîtresse de maison, elle n'aura pas d'enfants à elle; elle sera souvent incomprise de son milieu, qui, après avoir fait l'éloge de sa charité, semblera le plus souvent méconnaître ce qu'il lui en coûte; elle se sentira peu à peu devenir une vieille fille. C'est alors surtout qu'il lui faudra se souvenir qu'elle réalise une vocation et, au fur et à mesure que le monde la négligera davantage, il lui faudra se rapprocher davantage du Seigneur en qui seul est son appui.

Devoirs de la famille qui doit être toute bonté, toute douceur et toute affection pour cette femme, surtout si elle s'est sacrifiée pour l'un des siens⁷.

Du moins, celles dont nous venons de parler ont-elles conscience d'avoir rempli un rôle. Humainement parlant, leur virginité a un sens. Mais que dire de ces filles (ou de ces garçons) qui — alors que rien, ni dans la famille

7. Il y aurait lieu de souligner ici le dévouement de certaines domestiques. L'état précaire de leurs ressources, un travail absorbant qui les a pour ainsi dire cloîtrées dans la famille au service de laquelle elles sont engagées, les ont mises dans l'impossibilité pratique de fonder un foyer. Leur vie s'écoule au service d'une famille qui n'était pas la leur. Ne sont-elles pas dans toute la force étymologique du mot qui les désigne : de la maison, elles vivent de sa vie. Il serait beau de faire leur éloge et bon de tracer les devoirs de la famille à leur endroit. Les Cahiers du Cercle Saint-Jehanne dès leurs débuts ont attiré l'attention sur ce problème.

ni hors de la famille, n'exige ce sacrifice — restent célibataires?

Elles n'ont eu, semble-t-il, ni la joie du don d'elles-mêmes dans la fraîcheur de leurs vingt ans, ni le bonheur du foyer, ni la satisfaction du devoir accompli au profit des leurs. Leur vie semble ratée. Et beaucoup reprennent à leur propos le mot de l'Écriture : « Pourquoi cette perte? » (Matth., xxvi, 8).

Elles-mêmes sont inquiètes... leur existence leur apparaît comme inachevée.

Quitte à surprendre ceux et celles qui me liront, je parlerai encore de vocation, et de vocation à la virginité. On se récrie : passe pour celles qui n'avaient qu'un médiocre désir du mariage, mais, moi, je voulais me marier, avoir des enfants, fonder une famille, et parce que je n'ai pas eu cela qui m'était nécessaire, je sens bien que ma vie est ratée.

Erreur! les vocations à la virginité sont nombreuses et toutes ne relèvent pas d'un attrait.

Je le sais, le monde sourit ou même ricane. Peu importe s'il ne comprend pas. Ce n'est plus pour lui qu'il faut vivre, mais pour Dieu. Il faut apprendre à devenir l'épouse du Christ.

C'est sur la prière qu'il se faut appuyer et il faut en outre savoir se rendre utile, il faut en un mot prendre conscience de la fonction des vierges dans le corps mystique.

Si l'on se replie sur soi, si l'on gémit sur son malheur, l'âme se rétrécit alors qu'il s'agissait de l'élargir aux proportions du plan de Dieu.

Mais si l'on sait découvrir sa vocation, accepter sans regret et dans la joie la place que Dieu a voulue, alors c'est l'épanouissement. Car le monde a besoin des vierges chrétiennes. Il en faut pour le Christ qui demande

des orantes, pour l'Église où elles sont un modèle, pour les œuvres qui ont besoin d'animatrices, pour le monde qui doit apprendre que la joie se trouve dans l'acceptation de la volonté de Dieu.

Beaucoup de familles peut-être en bénéficieront. Celles des voisins, des amis, celles du village ou de la banlieue. On a souvent besoin d'une main experte qui vienne en aide, d'un conseil donné à propos ou plus humblement d'une sympathie qui s'offre, de quelqu'un à qui on puisse parler et confier sa peine. On rêvait de se donner aux siens, mais lorsqu'on est l'épouse du Seigneur, on a la charge de la grande famille du Christ qui est l'Église et, plus spécialement, les malheureux.

Dans toutes les paroisses de France, il y a une ou plusieurs de ces femmes que les enfants appellent « la demoiselle ». Elle a fait le catéchisme, organisé une chorale, préparé des fêtes, elle sait faire une piqûre, laver une plaie, écrire une lettre d'affaires; les services qu'elle a rendus ne se comptent pas, elle les ignore peut-être, mais au jour du Jugement dernier, il apparaîtra avec clarté, et ce sera sa gloire, que beaucoup de chrétiens lui doivent le meilleur d'eux-mêmes et que pour plus d'une famille elle fut un soutien si nécessaire que, sans elle, des foyers n'auraient pu accepter leurs épreuves ou remplir leur tâche.

Qu'elles n'oublient pas non plus leur propre famille. Que surtout cette famille de la terre sache les comprendre. Donnant toujours, elles ont besoin de recevoir. S'il y a une spiritualité du foyer, c'est le moment pour elle de se manifester. Si le foyer est une aide pour ces « demoiselles », par elles, c'est le foyer, c'est toute la famille qui va au secours des pauvres, instruit les enfants, soigne les malades. On a parlé de foyers clos, ce sera un foyer ouvert — ouvert comme le cœur du Christ — que

celui qui possède près de lui une vieille fille qui fait le bien.



Ces remarques d'ordre pratique risquent de faire illusion. On a voulu montrer dans quelques cas particuliers — il y en a d'autres — et par quelques exemples, comment concrètement virginité et mariage se viennent en aide. Il s'agit en définitive de réaliser le programme du Christ : « Je vous laisse dans le monde, mais vous n'êtes pas de ce monde. » L'Église tient cette gageure. Elle n'a pas d'autre raison d'être.

Elle est tout entière consacrée à Dieu, épouse du Christ, ne vivant que pour lui et que de lui. Elle ne récuse pas pour autant les tâches temporelles. Tout entière adonnée à la contemplation, elle se fait toute à tous. C'est dans la diversité des fonctions qu'elle réalise ce grandiose équilibre.

Tous et chacun des siens aiment Dieu par-dessus tout. Les uns assurent la perpétuité de l'espèce humaine, les autres, son élévation vers Dieu. En sorte que tout chrétien se revendique de l'un et de l'autre : il ne serait pas s'il n'avait eu une famille, il ne connaîtrait pas Dieu et ne l'aimerait pas autant s'il n'y avait des vierges.

Nécessaire comme un exemple de chasteté éminente, nécessaire comme un renoncement qui méritera à beaucoup la grâce, nécessaire comme la prière, dans bien des cas, auxiliaire indispensable de la famille, la virginité est dans le monde le témoin qualifié de l'amour de Dieu.

Notre-Seigneur aime à se présenter comme « l'Époux », il parle de ces noces auxquelles tout chrétien est invité. La plus haute image de l'union de l'âme chrétienne à Dieu, c'est dans le mariage que les mystiques,

à la suite de l'Écriture et sur l'invitation du Christ, l'ont trouvée. Cette comparaison, c'est pour tous les chrétiens qu'elle vaut. Je vous ai fiancés à un époux, le Christ, dit saint Paul, pour vous présenter à lui comme une vierge pure.

L'Église serait incompréhensible sans les vierges. Aussi bien, la première des chrétiennes et leur reine est-elle la Vierge. Chose admirable, elle est tout ensemble épouse, mère et vierge. En elle, les deux états de vie fusionnent et s'harmonisent; la virginité et la vie de famille se renforcent l'une l'autre. Dans l'Église, le modèle des épouses et des mères est une vierge! N'avions-nous pas raison de dire que, plus on se détache des amours d'ici-bas pour se consacrer à Dieu, et plus aussi on sait aimer? Car en Marie, c'est la virginité qui est première. Première dans l'ordre du temps : elle a voulu être vierge avant d'accepter d'être mère. Première dans l'ordre des choses : c'est parce qu'elle était vierge qu'elle trouva grâce aux yeux de Dieu et fut élue pour être la mère du Sauveur. C'est pourquoi, de tant de titres qui lui méritent notre amour et notre confiance, les chrétiens n'en ont retenu qu'un seul, comme s'il résumait tous les autres : elle est la Vierge, la Sainte, la Très Sainte Vierge. Lorsque les vierges demandent un modèle, l'Église leur dit : « Regardez la Vierge », lorsque les épouses demandent un modèle, l'Église leur dit : « Regardez la Vierge », et lorsque les mamans demandent un modèle, l'Église leur dit : « Regardez la Vierge. » Tous les états de vie se retrouvent en elle, transfigurés, avec leurs préoccupations, leurs charges, leurs joies, leurs douleurs et leurs gloires.

Elle n'est pas seulement un modèle — la vierge n'est-elle pas au service de l'Église —, elle est une prière incessante : mère du bon conseil, refuge des pécheurs,

secours des chrétiens, elle est un conseil, une protection, un refuge et une aide pour les vierges, les épouses et les mères.

Tout adonnée aux soins du ménage, ayant la charge d'un époux et d'un enfant, sachant rendre service à sa famille (la Visitation en est la preuve), connaissant les préoccupations d'une maîtresse de maison, elle garde partout et toujours cette plénitude de la grâce que nous nous plaçons à saluer en elle. Marthe s'affairait aux soins du ménage avec tant d'ardeur inquiète que Jésus devait la reprendre. Sa sœur Marie, pour mieux écouter Jésus, négligeait les tâches de la terre. La Vierge unit en elle harmonieusement les deux tâches.

Mais si l'on cherche son secret, si l'on demande où elle découvrirait la force d'être dans le monde et d'y agir sans être de ce monde, c'est à sa virginité qu'il faut faire appel. Et cet exemple entre les exemples montre assez que virginité et mariage sont voulus de Dieu. Les deux vocations sont authentiquement chrétiennes, et celle qui est la plus excellente des deux, la virginité, parce qu'elle est au service de l'Église, apporte une aide si précieuse au mariage que sans la virginité chrétienne le mariage chrétien ne serait pas.

FRANÇOIS LOUVEL,
des Frères Prêcheurs.